

## Chapitre IV

Martha

Elle n'ouvrit les yeux, le matin suivant, que quand une jeune servante entra dans la chambre pour allumer le feu et, s'agenouillant devant le foyer, se mit à en gratter bruyamment les cendres. Mary la regarda un moment, puis se mit à examiner la chambre. Elle n'en avait jamais vu de semblable et la trouvait bizarre et lugubre. Les murs étaient

couverts de tapisserie représentant un  
paysage de forêt. Il y avait, sous les  
arbres, des personnages en costumes  
fantastiques, et, au loin, on  
apercevait les tourelles d'un château.  
Il y avait des cavaliers, des chevaux,  
des chiens et des dames. Il semblait  
à Mary qu'elle était dans la forêt  
avec eux. Par une fenêtre à  
l'embrasure profonde elle pouvait voir  
un grand espace de terre en pente  
qui semblait ne porter aucun arbre et

ressembler un peu à une mer sans  
fin, morne et violacée.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en  
montrant la fenêtre.

Martha, la jeune femme de chambre,  
qui venait de se relever, regarda la  
fenêtre et, désignant aussi le paysage  
:

— Ça, là ? dit-elle.

— Oui.

— C'est la lande ! (avec un bon  
sourire) : Tu aimes ça ?

— Non, c'est affreux !

— C'est parce que tu n'y es pas  
habituée, répondit Martha, retournant  
à son feu. Tu la trouves trop grande  
et trop pelée maintenant. Mais tu  
l'aimeras bientôt.

— Vous l'aimez, vous ? dit Mary.

— Oui, certes ! répondit gaiement  
Martha, en frottant la grille. J'adore  
ça. Ce n'est pas pelé du tout. C'est

couvert de choses vivantes qui  
sentent bon. C'est au printemps et en  
été qu'il faut la voir, quand les  
ajoncs, les genêts et la bruyère sont  
en fleur. Ça sent le miel et il y  
souffle tant d'air frais, et le ciel a  
l'air si haut, et les abeilles et les  
alouettes y font une si belle musique  
avec leurs chants et leurs  
bourdonnements ! Ah ! je ne voudrais  
pour rien au monde habiter ailleurs  
que sur la lande !

Mary l'écoutait avec une expression grave et étonnée. Les domestiques hindous auxquels elle était habituée ne ressemblaient en rien à cette servante-là. Ils étaient obséquieux et serviles, et ne se permettaient pas de parler à leurs maîtres comme à des égaux. Ils leurs faisaient des *salaams* et les appelaient « protecteurs des pauvres » et « bienfaiteurs ». On commandait aux domestiques hindous de faire les

choses, on ne le leur demandait pas.

Ce n'était pas la coutume de leur

dire : « s'il vous plaît », ou « merci

», et Mary n'hésitait pas à gifler son

Ayah quand elle était en colère. Elle

se demandait vaguement ce que ferait

cette jeune fille si on la giflait.

C'était une bonne créature rose et

ronde, mais il y avait quelque chose

de décidé dans ses allures. Se

pourrait-il qu'elle se permît de rendre

la gifle, si l'agresseur n'était qu'une  
petite fille ?

— Vous êtes une drôle de servante !  
dit-elle du fond de son lit, d'un ton  
quelque peu hautain.

Martha s'assit sur ses talons, sa  
brosse dans les mains, et se mit à  
rire sans paraître le moins du monde  
offensée.

— Eh ! je le sais bien ! dit-elle. S'il  
y avait une belle madame à Missel,  
je n'aurais jamais pu y être même



seconde femme de chambre. J'aurais  
pu être fille de cuisine, mais on ne  
m'aurait jamais prise pour les  
chambres. Je suis trop paysanne.

Mais c'est une drôle de maison,  
quoique si grandiose. On dirait qu'il  
n'y a ici ni maître ni maîtresse, sauf  
M. Pitcher et Mme Medlock. M.

Craven ne veut pas qu'on l'ennuie  
quand il est là, et il est presque  
toujours loin d'ailleurs. Mme Medlock  
m'a donné cette place par

complaisance. Elle m'a dit qu'elle n'aurait pas pu le faire si Missel avait été comme les autres grandes maisons.

— Est-ce que vous allez être à mon service ? demanda Mary du petit ton impérieux qu'elle avait aux Indes.

Martha recommença à frotter la grille.

— Je suis au service de Mme Medlock, dit-elle d'un ton ferme. Et elle est au service de M. Craven. Je dois faire ta chambre et m'occuper

un peu de toi. Mais tu n'auras pas  
besoin qu'on fasse grand'chose pour  
toi.

— Qui m'habillera ? demanda Mary.

Martha s'assit de nouveau sur ses  
talons, et la regarda les yeux  
écarquillés.

— Tu ne peux donc pas t'habiller toi-  
même ?

— Non ! répondit Mary avec  
indignation. Je ne l'ai jamais fait de

ma vie. Mon Ayah m'habillait,  
naturellement.

— Eh bien, dit Martha, évidemment  
sans la moindre intention insolente, il  
est temps que tu apprennes. Tu ne  
peux pas commencer plus jeune à  
présent. Ça te fera du bien de te  
servir toi-même. Ma mère dit toujours  
qu'elle ne comprend pas comment les  
enfants des riches ne deviennent pas  
imbéciles avec leurs bonnes qui les

lavent, les habillent et les promènent  
comme de petits chiens.

— C'est différent aux Indes, dit Mary  
avec dédain.

C'en était trop !

Mais Martha ne parut nullement  
déconcertée.

— Eh ! je vois bien que c'est  
différent, dit-elle avec une certaine  
pitié. Je pense que c'est parce qu'il  
y a tant de noirs, là-bas, au lieu de  
respectables blancs. Quand j'ai appris

que vous veniez, j'ai cru que vous  
seriez noire vous aussi.

Mary, furieuse, s'assit dans son lit :

— Quoi ! cria-t-elle, vous avez cru  
que j'étais hindoue ! Espèce de fille  
de pourceau !

Martha la regarda avec stupéfaction,  
et rougit, cette fois.

— À qui dites-vous de gros mots ?  
fit-elle. Pas besoin de vous fâcher  
ainsi ! En voilà une façon de parler  
pour une demoiselle ! Je n'ai rien

contre les noirs, moi ! Dans les  
traités qu'on lit, ils sont toujours très  
pieux. Ça dit toujours qu'un noir est  
un homme et un frère. Je n'en avais  
jamais vu, et j'étais contente de  
penser que j'allais en voir une de  
près. Quand je suis venue allumer  
votre feu ce matin, je me suis  
glissée jusqu'à votre lit et j'ai  
soulevé la couverture tout doucement  
pour vous regarder. Mais vous n'étiez  
pas plus noire que moi, – (le ton de

Martha exprimait quelque déception) –  
quoique vous soyez fameusement  
jaune !

Mary n'essaya même pas de maîtriser  
sa rage et son humiliation.

— Vous avez cru que j'étais hindoue  
! Vous avez osé ! Vous ne savez  
rien des Hindous ! Ce ne sont pas  
des personnes, ce sont des  
domestiques qui doivent nous saluer.  
Vous ne savez rien des Indes ! vous  
ne savez rien de rien.



La petite fille était dans une telle  
rage, se sentait si impuissante devant  
la naïve stupéfaction de Martha, et  
eut tout d'un coup l'impression d'être  
si horriblement seule et loin de tout  
ce qu'elle comprenait et de tous ceux  
qui pouvaient la comprendre, qu'elle  
enfouit son visage dans l'oreiller et  
éclata en sanglots violents. Elle  
sanglota si désespérément que la  
bonne Martha en fut effrayée, et

sincèrement désolée. Elle alla vers le lit et se pencha sur elle :

— Voyons ! il ne faut pas pleurer comme ça, supplia-t-elle, il ne faut pas vraiment... Je ne savais pas que vous seriez si fâchée... je ne sais rien de rien, vous avez raison.

Pardonnez-moi, Mademoiselle. Cessez de pleurer !

Il y avait quelque chose de cordial et de réconfortant dans sa manière d'être, et son rude parler, qui eut un

bon effet sur Mary. Elle cessa peu à peu de pleurer et se calma, au grand soulagement de Martha.

— Il est temps de te lever à présent, dit celle-ci. Mme Medlock m'a dit de t'apporter ton déjeuner, ton thé et ton dîner dans la chambre à côté. On l'a arrangée en nursery. Je t'aiderai à mettre tes habits, si tu veux sortir du lit. Si les boutons sont dans le dos, tu ne peux pas les boutonner toi-même.

Quand Mary se décida enfin à se lever, les vêtements que Martha prit dans l'armoire n'étaient pas ceux que l'enfant portait en arrivant, la veille au soir, avec Mme Medlock.

— Ce ne sont pas les miens, dit-elle.

Les miens sont noirs.

Elle regarda le manteau et la robe d'épaisse laine blanche, et daigna ajouter :

— Ceux-là sont plus jolis que les miens.

— Ce sont ceux-là que tu dois  
mettre, répondit Martha. M. Craven a  
commandé à Mme Medlock de les  
acheter à Londres. Il a dit : « Je ne  
veux pas qu'une enfant se promène  
ici habillée de noir, comme une âme  
en peine. Cela rendrait la maison  
encore plus triste. Mettez-lui de la  
couleur. » Mère a dit qu'elle  
comprenait ce qu'il voulait dire. Mère  
comprend toujours ce qu'on veut dire.  
Elle n'aime pas le noir, elle-même.

— Je déteste les choses noires, dit  
Mary.

La besogne de l'habillage fut  
instructive pour l'une et l'autre.

Martha avait l'habitude de «  
boutonner » ses petits frères et  
sœurs, mais elle n'avait jamais vu  
d'enfant qui se tînt immobile,  
attendant qu'une autre personne  
l'habillât, comme si elle n'avait ni  
mains ni pieds.

— Pourquoi ne mets-tu pas tes  
souliers toi-même ? dit-elle quand  
Mary lui tendit tranquillement son  
pied.

— Mon Ayah le faisait, dit Mary  
étonnée, c'était la coutume. Elle disait  
très souvent : « c'est la coutume ».

Les domestiques hindous disaient  
toujours ça. Si on leur ordonnait de  
faire une chose que leurs ancêtres  
n'avaient pas faite pendant des  
milliers d'années, ils vous regardaient

avec douceur et répondaient : « Ce n'est pas la coutume » et on savait que l'affaire était réglée.

« Ce n'était pas la coutume » que « Madame Marie » fît autre chose que de se tenir debout, et de se laisser habiller comme une poupée.

Mais, avant d'être prête pour déjeuner, elle commença à entrevoir que sa nouvelle vie, au Manoir de Missel, finirait par lui enseigner bon nombre de choses neuves pour elle,



comme de mettre elle-même ses bas  
et ses souliers et de ramasser les  
objets qu'elle laissait tomber. Si  
Martha avait été la femme de  
chambre bien stylée de quelque belle  
madame, elle aurait été plus  
déférente et respectueuse, et aurait  
compris que c'était son affaire de  
brosser les cheveux de mademoiselle,  
de boutonner ses bottines, de  
ramasser les choses et de les ranger.  
Mais, ce n'était qu'une paysanne

fruste, du comté d'York, élevée dans  
une chaumière de la lande, avec une  
ribambelle de petits frères et sœurs,  
qui n'avaient jamais songé à faire  
autre chose que se servir eux-mêmes  
et aider les petits, plus jeunes  
qu'eux, bébés au maillot, ou marmots  
apprenant à se tenir sur leurs pieds.

Et, si Mary Lennox avait été une  
enfant facile à amuser, elle se serait  
peut-être divertie du bavardage de  
Martha, mais Mary se contenta de

l'écouter froidement, en s'étonnant de son sans-gêne. D'abord, elle ne prit aucun intérêt aux propos de la jeune servante, mais, comme celle-ci continuait à s'épancher avec simplicité et bonne humeur, Mary commença à faire attention à ce qu'elle disait.

— Ah ! je voudrais que tu les voies tous ! nous sommes douze, et mon père ne gagne que vingt francs par semaine. Je te réponds que ma mère a du mal à leur fournir de la soupe

à tous ! Ils s'amuse<sup>n</sup>t tout le jour  
sur la lande, et mère dit que l'air  
les nourrit. Elle dit qu'elle croi<sup>t</sup> qu'ils  
mang<sup>e</sup>nt l'herbe, comme les poneys  
sauvages. Notre Dick, qui a douze  
ans, a adopté un jeune poney.

— Où se l'est-il procuré ? demanda  
Mary.

— Il l'a trouvé sur la lande avec sa  
mère, quand il était tout petit, et  
s'est mis à l'appri<sup>v</sup>oiser en lui  
donnant des morceaux de pain et de

l'herbe. Et le poney s'est tellement  
attaché à lui qu'il le suit partout et  
lui permet de lui grimper sur le dos.

Dick est un bon cœur et les bêtes  
l'aiment.

Mary n'avait jamais possédé d'animal  
et avait toujours pensé qu'elle  
aimerait en avoir un. Elle commença  
donc à éprouver un léger intérêt pour  
Dick, et, comme jusqu'alors elle ne  
s'était jamais intéressée qu'à elle-  
même, ce fut l'aurore d'un sentiment

plus sain. Quand elle entra dans la chambre qu'on lui destinait comme « nursery », elle constata que cette pièce ne différait guère de celle où elle avait couché. Ce n'était pas une chambre d'enfant, mais de grande personne avec de vieux tableaux sombres sur les murs et de lourdes chaises de chêne. Une table au milieu portait un bon déjeuner substantiel. Mais elle avait toujours eu un très petit appétit, et regarda

avec plus que de l'indifférence la  
première assiette que Martha posa  
devant elle.

— Je n'en veux pas, dit-elle.

— Tu ne veux pas ton porridge !  
s'écria Martha incrédule.

— Non.

— Tu ne sais pas comme c'est bon !  
Mets-y un peu de mélasse et de  
sucre.

— Je n'en veux pas, répéta Mary.

— Eh ! dit Martha, je ne puis pas supporter de voir gaspiller de la bonne nourriture. Si nos enfants étaient là, ils feraient table nette en cinq minutes.

— Pourquoi ? dit froidement Mary.

— Pourquoi ? répéta Martha. Parce qu'ils n'ont presque jamais eu l'estomac plein, de leur vie. Ils sont aussi affamés que de petits faucons ou de jeunes renards.



— Je ne sais pas ce que c'est que  
d'avoir faim, dit Mary avec  
l'indifférence de l'ignorance.

Martha eut l'air indigné.

— Eh bien, cela te ferait du bien  
d'en tâter, je vois ça clairement, dit-  
elle avec franchise. Je ne puis  
souffrir les gens qui restent assis à  
regarder du bon pain et de la bonne  
viande. Ma parole ! ce que je  
donnerais pour que Dick, et Phil, et

Jane, et tous les autres aient cela  
sous leurs blouses !

— Pourquoi ne le leur apportez-vous  
pas alors ? suggéra Mary.

— 33 —

— Ce n'est pas à moi, répondit  
Martha avec fermeté. Et ce n'est pas  
mon jour de sortie. J'en ai un par  
mois, comme les autres. Alors je vais  
à la maison, j'y fais les nettoyages

pour mère et lui procure un jour de  
repos.

Mary but un peu de thé, et mangea  
un peu de toast et de marmelade.

— Enveloppe-toi bien et cours dehors  
t'amuser, dit Martha. Cela te fera du  
bien et te donnera un peu de cœur  
pour tes repas.

Mary alla à la fenêtre. Elle y vit des  
jardins, des allées, et de grands  
arbres, mais tout avait l'air morne et  
hivernal.

— Dehors ? dit-elle. Pourquoi irais-je  
dehors par un jour pareil ?

— Eh bien, si tu ne sors pas, il te  
faudra rester dedans, et qu'est-ce que  
tu pourras faire ?

Mary regarda autour d'elle. Il n'y  
avait rien à faire, en effet. Quand  
Mme Medlock avait aménagé la  
nursery, elle n'avait pas pensé à des  
jouets. Il vaudrait mieux aller voir les  
jardins.

— Qui viendra avec moi ? demanda-t-elle.

Martha la regarda avec surprise.

— Il te faudra y aller toute seule, répondit-elle, tu seras obligée de t'amuser comme les autres enfants, qui n'ont pas de frères et sœurs.

Notre Dick s'en va bien sur la lande tout seul et s'y amuse pendant des heures. C'est ainsi qu'il a apprivoisé le poney. Il y a, sur la lande, des moutons qui le connaissent et des

oiseaux qui viennent manger dans sa main. Si peu qu'il y ait à manger, il garde toujours un morceau de pain pour attirer ses protégés.

Ce fut réellement l'exemple de Dick qui décida Mary à sortir, quoiqu'elle ne s'en doutât nullement. Il y aurait des oiseaux, dehors, à défaut de poneys et de moutons. Ils seraient différents des oiseaux des Indes, et cela pourrait l'amuser de les regarder.

Martha lui trouva son manteau, son chapeau, et une paire de solides petites bottines, et descendit avec elle.

— Si tu vas de ce côté, tu trouveras les jardins, dit-elle en lui désignant une porte dans le mur d'une pépinière. Il y a une masse de fleurs en été, mais rien n'est fleuri à présent.

Elle parut hésiter une seconde avant d'ajouter :

— Un des jardins est fermé ;

personne n'y est entré depuis dix  
ans.

— Pourquoi ? ne put s'empêcher de  
demander Mary. Encore une porte  
fermée outre les cent portes de  
l'autre maison !

— M. Craven l'a fait fermer quand sa  
femme est morte si subitement. Il ne  
veut pas que personne y entre.

C'était son jardin à elle. Il a fermé  
la porte et enterré la clef dans un



trou. Voici la cloche de Mme  
Medlock. Il faut que je me sauve.  
Lorsqu'elle fut partie, Mary suivit  
l'allée qui conduisait à la porte de la  
pépinière. Elle ne pouvait s'empêcher  
de songer au jardin où personne  
n'était entré depuis dix ans. Elle se  
demandait dans quel état il pouvait  
bien être et s'il pouvait contenir  
encore des fleurs vivantes. Quand  
elle eut franchi la porte de la  
pépinière, elle se trouva dans de

grands jardins, avec de vastes  
pelouses, et des allées sinueuses aux  
bordures taillées. Il y avait des  
arbres et des plates-bandes, et des  
feuillages verts bizarrement coupés et  
un grand étang, avec une vieille  
fontaine grise au centre. Mais les  
plates-bandes étaient dénudées et  
hivernales et la fontaine ne coulait  
pas. Ce n'était pas là le jardin  
fermé. Comment un jardin pouvait-il

être fermé ? On pouvait toujours  
entrer dans un jardin.

Elle était en train de se dire cela,  
quand elle vit qu'au bout de l'allée  
où elle se trouvait s'élevait un long  
mur couvert de

lierre. Elle ne connaissait pas assez  
l'Angleterre pour savoir qu'elle arrivait  
au jardin potager, où croissaient  
légumes et fruits. Elle alla vers le  
mur, et vit qu'il y avait dans le  
lierre, une porte ouverte. Ce n'était

donc pas le jardin fermé, et elle  
pouvait y entrer.

Elle franchit la porte et constata que  
c'était un jardin enclos de murs et  
qu'il y avait une série de jardins  
semblables communiquant ensemble.

Elle vit s'ouvrir une autre porte verte  
et, au delà, des buissons et des  
allées, entre des plates-bandes où  
poussaient des légumes d'hiver. Des  
arbres fruitiers croissaient en espalier,  
et quelques-unes des plates-bandes

portaient des toitures de verre. C'était un endroit assez nu et laid, pensa Mary en regardant autour d'elle. Cela pouvait être plus joli en été avec de la verdure mais ne présentait rien d'attrayant pour le moment.

Bientôt un vieillard, portant une bêche sur l'épaule, franchit la porte qui menait au second jardin. Il parut surpris en voyant Mary et toucha son bonnet. Il avait un vieux visage rébarbatif et ne sembla nullement

charmé de la rencontrer. Il est vrai  
que, fort mécontente du jardin, elle  
avait son expression la plus «  
contrariée » et ne paraissait  
certainement pas non plus charmée  
de le voir.

— Qu'est-ce que c'est que cet  
endroit ? dit-elle.

— Un des jardins potagers.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit  
Mary, désignant l'autre porte verte.

— Un autre, répondit le vieillard d'un ton bref. Il y en a un autre de l'autre côté du mur et ensuite il y a le verger.

— Puis-je y aller ? dit Mary.

— Si tu veux, il n'y a rien à voir.

Mary ne répondit pas. Elle suivit

l'allée et trouva la seconde porte

verte. Là, elle vit d'autres murs, et

d'autres légumes d'hiver, protégés par

du verre, mais dans le second mur,

il y avait une troisième porte verte et

celle-là était fermée. Peut-être  
introduisait-elle dans le jardin que  
personne n'avait vu depuis dix ans ?  
Comme Mary n'était nullement  
peureuse et faisait toujours ce qui lui  
plaisait, elle alla à la porte verte et  
tourna le loquet. Elle espérait que la  
porte ne s'ouvrirait pas, parce qu'elle  
désirait être sûre d'avoir trouvé le  
mystérieux jardin, mais elle s'ouvrit  
sans la moindre difficulté, et, la  
franchissant, elle se trouva dans un



verger. Il y avait des murs tout  
autour, des arbres en espalier, et  
d'autres arbres fruitiers, tout dénudés  
croissant dans l'herbe desséchée par  
l'hiver, mais on n'y voyait nulle part  
de porte verte. Mary en chercha une  
en vain ; cependant, quand elle était  
entrée par le fond du jardin elle  
avait remarqué que le mur ne  
semblait pas finir avec le verger,  
mais se prolonger au delà, comme  
s'il entourait un enclos de l'autre

côté. Elle pouvait voir le sommet des arbres au-dessus du mur et, quand elle s'arrêta, elle vit un oiseau à la poitrine écarlate, perché sur une des plus hautes branches ; soudain il entonna sa chanson d'hiver – presque comme s'il l'avait aperçue et l'appelait.

Elle resta immobile à l'écouter et, chose curieuse, son joyeux et amical petit ramage lui fit une sorte de plaisir. Même une petite fille

désagréable peut se sentir solitaire,  
et la grande maison fermée, la vaste  
lande dénudée, les vastes jardins  
également dépouillés avaient donné à  
celle-ci l'impression d'être seule au  
monde. Si elle avait été une enfant  
aimante, et habituée à être aimée,  
elle aurait pleuré de chagrin, – et,  
quoiqu'elle fût « Madame Marie – que  
tout contrarie », elle se sentait  
abandonnée : le petit oiseau à gorge  
pourpre fit naître sur son petit visage

revêche quelque chose qui ressemblait  
à un sourire. Elle l'écouta jusqu'à ce  
qu'il s'envolât. Il ne ressemblait pas  
à un oiseau des Indes, il lui plaisait  
et elle se demandait si elle le  
reverrait jamais. Peut-être qu'il vivait  
dans le jardin mystérieux et en  
connaissait tous les secrets.

Peut-être était-ce parce qu'elle n'avait  
rien du tout à faire qu'elle pensait  
tant à ce jardin abandonné. Elle en  
était curieuse et désirait le voir.

Pourquoi M. Alexis Craven avait-il  
enterré la clé ? S'il avait tant aimé  
sa femme, pourquoi détestait-il son  
jardin ?

Elle se demandait si elle le verrait  
jamais, lui, mais elle savait que, dans  
ce cas, il ne lui plairait pas, et que  
ce serait réciproque, et qu'elle  
resterait figée, à le regarder sans  
rien dire, quand même elle aurait une  
envie terrible de lui demander

pourquoi il avait fait une chose si étrange.

— Je ne plais pas aux gens, et les gens ne me plaisent pas, pensait-elle, et je ne puis jamais causer comme le faisaient les enfants Craford. Ils étaient toujours à parler, à rire, et à faire du tapage.

Elle pensa au rouge-gorge et à la manière dont il semblait lui adresser sa chanson, et comme elle se rappelait la branche d'arbre où il

était perché, elle s'arrêta

brusquement.

— Je crois que cet arbre était dans

le jardin secret ! dit-elle, il y avait

un mur tout autour et pas de porte.

Elle retourna dans le premier jardin

potager où elle était entrée, et trouva

le vieillard en train d'y bêcher. Elle

alla vers lui et resta un moment à le

regarder de son petit air froid. Il fit

comme s'il ne la voyait pas, aussi

finit-elle par lui parler.

— J'ai été dans les autres jardins,  
dit-elle.

— Rien ne t'en empêche, répondit-il  
d'un ton bourru.

— J'ai été dans le verger.

— Il n'y avait pas de chien à la  
porte pour te mordre, ré-pondit-il.

— Il n'y avait pas de porte pour  
entrer dans l'autre jardin, dit Mary.

— Quel jardin ? fit-il d'une voix rude,  
s'arrêtant un instant de bêcher.



— Celui qui est de l'autre côté du mur, répondit « Madame Marie ». Il y a des arbres, je les ai vus qui dépassaient. Un oiseau avec une gorge rouge y était perché, et il a chanté.

À sa grande surprise, le vieux visage tanné et revêche changea positivement d'expression. Un sourire s'y fit jour lentement et le jardinier ne sembla plus être la même personne. Comme cela pouvait changer quelqu'un à son

avantage, un sourire ! Elle ne l'avait jamais remarqué auparavant.

Le vieux se tourna vers le verger et se mit à siffler sur un ton bas et doux. Elle avait peine à comprendre comment un homme si grincheux pouvait émettre un son aussi caressant.

Presque aussitôt une chose merveilleuse se produisit. Elle entendit un petit bruissement d'ailes dans les airs – et c'était l'oiseau à la gorge

rouge qui volait vers eux, et il se  
percha, – oui, vraiment ! sur une  
grosse motte de terre, tout près du  
pied du jardinier.

— Le voilà ! dit en riant le vieillard,  
et il se mit à parler à l'oiseau  
comme il aurait parlé à un enfant.

— Où as-tu été, petit effronté ? Je  
ne t'ai pas encore vu aujourd'hui. As-  
tu commencé à faire ta cour si tôt  
dans la saison ? Tu es trop pressé !

L'oiseau inclina sa petite tête et le  
regarda de son œil doux et luisant,  
qui semblait une goutte de rosée  
noire. Il paraissait tout à fait  
apprivoisé, et sans crainte aucune. Il  
sautillait et becquetait la terre,  
cherchant des graines et des  
insectes. Il éveillait dans le cœur de  
Mary un drôle de sentiment : il était  
si joli, si gai, et semblait tellement  
être une personne ! Il avait un petit

corps rebondi, un bec délicat, et des  
pattes fines et élégantes.

— Vient-il toujours quand vous  
l'appellez ? demanda-t-elle presque en  
un murmure.

— Oui ! bien sûr ! je l'ai connu tout  
petit. Il est sorti du nid dans l'autre  
jardin, et la première fois qu'il a volé  
par-dessus le mur, il était trop faible  
pour retourner de l'autre côté et nous  
sommes devenus amis. Quand il a pu  
voler de nouveau jusqu'à son nid, le

reste de la couvée était parti, il était solitaire, et il est revenu vers moi.

— Quelle sorte d'oiseau est-ce ?

demanda Mary.

— Ne le sais-tu pas ? C'est un

rouge-gorge et c'est l'oiseau le plus

familier et le plus curieux qui existe.

Presque aussi familier qu'un chien, si

on sait s'y prendre. Regarde-le

becqueter et tourner la tête de temps

en temps vers nous. Il sait que nous

parlons de lui.

Le vieux regardait le petit oiseau au gilet rebondi avec un mélange de fierté et de tendresse.

— Il est vaniteux, dit-il en riant. Il aime entendre les gens parler de lui. Et curieux ! Ma parole ! il n'a jamais eu son pareil pour se mêler de tout ! Il veut toujours voir ce que je plante. Il sait toutes les choses dont M. Craven ne se soucie pas de s'informer. Il est le jardinier en chef, tout simplement !

Le rouge-gorge sautillait d'un air affairé, becquetant le sol, et s'arrêtant de temps en temps pour les regarder. Mary pensa que ses yeux noirs et luisants l'observaient avec curiosité. Il semblait vraiment l'examiner en détail. L'étrange sentiment qui s'insinuait dans son cœur s'accentua.

— Où s'est enfui le reste de la couvée ? demanda-t-elle.



— On ne peut pas savoir ! Les vieux les chassent du nid, et les forcent à voler et ils sont dispersés en un clin d'œil. Celui-ci était un malin, et il a compris qu'il restait solitaire.

Madame Marie fit un pas vers le Rouge-Gorge et le regarda fixement.

— Moi aussi, je suis solitaire, dit-elle.

Elle ne s'était pas doutée auparavant que c'était là une des raisons qui la rendaient maussade et grincheuse. Il

semblait qu'elle le découvrit en  
regardant le Rouge-Gorge qui la  
regardait.

Le vieux jardinier repoussa son  
bonnet sur sa tête chauve et la  
dévisagea un instant.

— Es-tu la petite demoiselle des  
Indes ? demanda-t-il.

Mary fit un signe de tête.

— Alors ce n'est pas étonnant que tu  
sois solitaire. Tu n'en as pas fini !  
dit-il.

Il recommença à bêcher, enfonçant sa pioche dans la riche terre noire du jardin, tandis que le Rouge-Gorge sautillait, toujours très affairé.

— Comment vous appelez-vous ?  
interrogea Mary.

Il se redressa pour lui répondre :

— Ben Staff, fit-il.

Et il ajouta avec un rire bref :

— Je suis solitaire, moi aussi,  
excepté quand il est avec moi (et

son pouce indiqua le Rouge-Gorge).

C'est le seul ami que je possède.

— Moi, je n'ai pas d'amis du tout,  
dit Mary. Mon Ayah ne m'aimait pas,  
et je n'ai jamais joué avec personne.

C'est l'habitude dans le comté d'York  
de dire ce qu'on pense avec une  
rude franchise et le vieux Ben était  
un homme de la lande.

— Toi et moi, nous nous ressemblons  
assez, dit-il. Nous sommes taillés  
dans la même étoffe – pas beaux, et

pas plus aimables que beaux. Nous  
avons le même fichu caractère, j'en  
réponds.

C'était là un langage sans fard, et  
Mary Lennox ne s'était jamais  
entendu dire pareilles vérités. Les  
domestiques indigènes vous faisaient  
des « salaams » et vous obéissaient  
servilement. Elle n'avait jamais  
beaucoup songé à son extérieur, mais  
elle se demanda si elle était aussi  
peu attrayante que Ben Staff, et si

elle avait l'air aussi maussade qu'il  
lui avait paru avant l'arrivée du  
Rouge-Gorge. Elle commença même à  
se demander si elle avait « un fichu  
caractère ». Et elle en ressentit  
quelque malaise.

Tout à coup, un son léger, musical  
et cristallin, se fit entendre tout près  
d'elle, et elle se retourna. Elle était  
debout, à quelques pas d'un jeune  
pommier, et le Rouge-Gorge avait  
volé sur une des branches de l'arbre

et entonné une petite chanson. Ben

Staff éclata de rire.

— Pourquoi a-t-il fait cela ? demanda

Mary.

— Il a décidé de faire ta

connaissance répliqua Ben, je veux

être pendu s'il ne t'a pas prise en

amitié.

— Moi ! dit Mary, et elle s'avança

doucement vers l'arbre et leva les

yeux.

— Veux-tu être mon ami ? dit-elle au Rouge-Gorge, tout comme si elle parlait à une personne. Veux-tu ?

Elle ne dit pas cela de sa petite voix sèche, ni de sa voix péremptoire des Indes, mais d'un ton si doux, si plein de désir et de caresses, que Ben Staff en fut aussi saisi qu'elle l'avait été elle-même en l'entendant siffler.

— Ma foi ! s'écria-t-il, tu as dit cela d'une façon aussi gentille et aussi



humaine que si tu étais une vraie  
enfant, et non une vieille femme  
anguleuse. Tu l'as dit presque comme  
Dick parle à ses bêtes sauvages sur  
la lande.

— Vous connaissez Dick ? demanda  
Mary se retournant vers lui assez  
brusquement.

— Tout le monde le connaît ! Dick  
se promène partout. Les ronces et  
les bruyères même le connaissent. Je  
parierais que les renards lui montrent

où sont leurs petits, et que les  
alouettes ne lui cachent pas leurs  
nids.

Mary aurait aimé lui poser d'autres  
questions sur Dick. Elle était presque  
aussi curieuse de lui que du jardin  
abandonné. Mais, juste à ce moment-  
là, le Rouge-Gorge qui avait fini sa  
chanson, secoua ses ailes, les  
déploya et s'envola. Il avait aussi fini  
sa visite et avait d'autres choses à  
faire.

— Il a volé par-dessus le mur ! cria  
Mary, le suivant des yeux. Il a volé  
dans le verger, — il a volé par-  
dessus l'autre mur, dans le jardin où  
il n'y a pas de porte !

— C'est là qu'il demeure, dit Ben,  
c'est là qu'il est sorti du nid. S'il fait  
sa cour, c'est à quelque jeune  
Madame Rouge-gorge, qui demeure  
parmi les rosiers.

— Les rosiers ! dit Mary, est-ce qu'il  
y a des rosiers ?

Ben Staff reprit sa pioche et se mit à bêcher.

— Il y en avait il y a dix ans, marmotta-t-il.

— J'aimerais les voir, dit Mary. Où est la porte verte ? Il doit y avoir une porte quelque part.

— Il y en avait une, il y a dix ans, mais il n'y en a plus maintenant, dit Ben.

— Pas de porte ! cria Mary, il doit y en avoir une !

— Il n'y en a pas qu'on puisse  
trouver ni qui regarde personne. Ne  
sois pas une touche à tout qui fourre  
son nez là où il n'a rien à voir.

Allons ! il faut que je continue mon  
travail. File et va jouer, je n'ai plus  
de temps.

Et il cessa pour de bon de bêcher,  
jeta sa pioche sur son épaule et s'en  
alla sans même la regarder ni lui  
dire adieu.